

BEO 21-10-1933

Auteur(s) : Maran, René

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Maran, René, BEO 21-10-1933

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3846>

Description & analyse

Analyse

175- La Main tendue

- Philippe Hériat (1898-1971) : prix Renaudot en 1931 (*L'Innocent*), prix Goncourt en 1939 (*Les Boussardel*).
- Maurice de Fleury (1860-1931) psychiatre, membre de l'Académie de médecine.
- Théodule Ribot (1839-1916) fondateur de la psychologie comme science indépendante, créateur de la *Revue philosophique* (1876).
- Gustave Le Bon (1841-1931) psychologue (particulièrement des foules) et sociologue.
- Gilbert Robin (1893-1967) psychiatre et écrivain.
- Jules Payot (1859-1940) pédagogue et universitaire, auteur d'une vingtaine d'ouvrages.

176- C***

- Maurice Baring (1874-1945) homme de lettres, diplomate et journaliste britannique.

C*** date de 1924.

- Marthe Duproix, traductrice, est surtout spécialiste des œuvres de Katherine Mansfield.

- Marcel Proust (1871-1922) : ma publication de son œuvre se poursuivit jusqu'en 1927, cinq ans après sa mort.

Auteur de l'analyse Jean-Dominique, Pénel
Contributeur(s)Melissa, SIDIBE

Informations générales

LangueFrançais

Présentation

GenrePresse (Article rédigé par l'auteur)

Mentions légalesBnF, Gallica

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information sur la revue

Titre de la publication*Bec et ongles*

Numéro de la publicationn°89, p.15

PériodicitéHebdomadaire

Notice créée par [Melissa](#) Notice créée le 19/09/2022 Dernière modification le 16/09/2025

toiles qu'ils aimaient à avoir chez eux pour les regarder tous les jours. Ils achetaient d'ailleurs très chers des navets innénarables.

Par la suite, la galerie Georges Petit a voulu se rajeunir; mais elle s'y est prise un peu tard, la grande folie de la peinture moderne était passée. On eut beau arracher lambriks dorés et pâtisserie, organiser les tumultueux vernissages Matisse et Picasso, rien n'y fit.

Une seule chance lui restait. La galerie Georges Petit était une sorte de succursale de l'Hôtel Drouot pour les grandes ventes de tableaux. Cette faveur lui fut enlevée au profit de Jean Charpentier. A partir de ce jour-là, le droit au bail ne tenta plus personne, et les objets de bazar prendront la place des tableaux. *Sic transit.*



LE SPORT

GROSSE CAISSE

A croire certaine gazette sportive, une rivalité existait, si âpre et si aiguë entre les hockeyeurs sur glace londoniens et parisiens qu'il fallait s'attendre à ce qu'au premier choc les antagonistes des deux capitales en vinssent aux mains. Or, Grosvenor et les Français dits « Volants » se sont affrontés le plus courtoisement du monde.

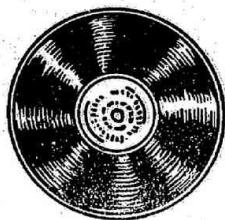
La rivalité prête à se donner libre cours n'existe que dans l'imagination de publicistes en mal de battage. Mais comme les joueurs de hockey sur glace sont, espérons-le du moins, encore amateurs, on se demande pourquoi ces jeunes gens d'excellentes familles du reste, présentent leur nom pour ces coups de grosses caisses organisés.

PSEUDONYMES

Pourtant ne nous étonnons pas trop car ne dit-on pas que les acteurs des réunions de glace reçoivent à des occasions diverses — déplacements, anniversaires — des enveloppes bien garnies. D'ailleurs,

le Racing et le Stade Français, généralement défenseurs de l'amateurisme n'ont plus voulu prêter leur concours et leurs couleurs aux meetings de hockey où refleurit de plus belle l'amateurisme marron. Au lieu des stadistes et des racingmen nous avons des « Rapids » et des « Français Volants ». Le nom du club seul a changé. C'est peu.

LA MUSIQUE



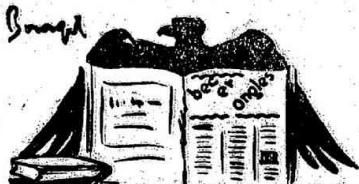
Tour à tour, les grandes firmes sortent de leur demi-sommeil estival; après les beaux enregistrements de la *Voice de son maître* dont nous avons parlé récemment, voici *Columbia* qui « sort » un ouvrage important, le *Concerto en la mineur* pour piano et orchestre de Schumann (LFX 320 à 323). Ecrit de 1841 à 1845, ce concerto est une des œuvres les plus représentatives du génie du maître allemand et l'on doit louer *Columbia* de l'avoir inscrite à son catalogue, après ceux de Chopin et de Liszt, sans oublier celui de Ravel.

La technique des enregistrements pianistiques a fait, au cours des dernières années, des progrès considérables. Le temps n'est pas bien jointain, en effet, où des sonorités trop métalliques évoquaient un bruit de chaudron qui s'alliait mal avec telle sonate ou tel concerto.

Désormais, et à condition qu'ils ne soient pas joués avec des aiguilles fortes, les disques de piano ont généralement acquis une sonorité moelleuse et étouffée. Tel est particulièrement le cas pour l'enregistrement du concerto de Schumann, admirablement mis en disques, sans heurts et sans résonances douces.

L'interprétation de M. Yves Nat en est au surplus très remarquable, ainsi que celle de l'orchestre symphonique qui, sous la direction de M. Eugène Bigot, allie la précision à la discrétion, ce qui n'est pas si commun.

becc et ongles



LES LIVRES

La Main Tendue, roman, par Philippe Hériat (Denoël et Steele).

Le héros de ce roman divers et touffu comme la vie, et, comme elle, riche en hauts et bas de toutes sortes, est un Petit Chose, mais un Petit Chose 1933, un Petit Chose saturé de Freud, et qui ne se lance dans la vie et ne réussit, surmontant les pires avatars, à se faire un nom dans le monde du cinéma, qu'après avoir lu plus ou moins et digéré, les études que les Maurice de Fleury, les Ribot, les Le Bon, les Gil Robin, les J. Payot et combien d'autres ont consacrées aux maladies de la personnalité et à celles de la volonté.

La Main Tendue, à mon avis, est un roman qui ne vaut pas *l'Innocent*, son devancier, et qui eût sans doute beaucoup gagné à être ramassé davantage.

C., roman, par Maurice Baring, traduit de l'anglais par Marthe Du proix. (Stock.)

Résumer en quelques lignes un roman qui comporte cinq cents pages de texte serré et traite d'un intellectuel dont « l'existence n'a été qu'un gaspillage; qui, né pour être un homme de lettres, s'est trompé de route et dont toute la vie s'est réduite à un conflit de valeurs ». Résumer roman pareil en quelques lignes est chose qui me paraît impossible.

Il importe, toutefois, de souligner qu'on prend un plaisir extrême à relever dans *C.* grâce à l'irréprochable traduction que Mme Marthe Du proix a faite de cette minutieuse étude de velléitaire intellectuel, la double influence de Marcel Proust et de Stendhal, et que, d'autre part, ce roman permet de se faire une idée de la vie que menait la « gentry » anglaise, avant, pendant et après la guerre des Boers.

René MARAN.